

Essai

Miroir des abattoirs

Vendredi 19 mai 2017 **Maxime Maillard**

L'essai de Muriel Pic sonde les effets de la mise à mort animale sur sa pensée et ses souvenirs d'enfance.

En 1949, Georges Franju montre la mort des animaux à l'intérieur des abattoirs parisiens de la Villette et de Vaugirard, dans un court-métrage de vingt minutes où le sang coule en noir et blanc jusqu'à la Seine. C'est la première fois qu'une caméra entre dans ces lieux embués, où des hommes en tablier, mégot au bec et béret à la Prévert, travaillent à la chaîne (et parfois en chantant) à l'abattage des bêtes.



Une scène du film de Georges Franju, dont s'inspire «*En regardant le sang des bêtes*», le livre de Muriel Pic.
DR

Soixante ans plus tard, alors qu'elle enquête sur le rapprochement polémique entre abattoirs et camps de concentration, Muriel Pic visionne pour la première fois *Le Sang des bêtes*. Au-delà de la nausée que lui inspire le réalisme brut du film de Franju, la critique littéraire et traductrice est saisie par le retour d'un souvenir d'enfance: «Celui qui justement nous fait sortir de l'état d'enfance, je devine le moment où j'ai compris la mort des bêtes, la nôtre [...]» Tel est le point de départ de l'ouvrage qui paraît ces jours-ci aux Editions Trente-trois morceaux. *En regardant le sang des bêtes* s'impose comme un montage libre de réflexions, archives, images et citations, qui enquête sur notre rapport ambigu à la mort animale.

Le choc du cheval blanc

Débutons avec l'exécution du cheval blanc, une des séquences liminaires du livre de Muriel Pic, et du documentaire de Franju. Avant de pénétrer dans l'abattoir, ce dernier filme la banlieue de Paris, les Pucés, des enfants jouant sur le terrain vague non loin; il prépare le spectateur, tout comme l'écrivaine amadou le lecteur en l'introduisant en douceur dans son thème. La mort est là en embuscade, telle un *memento mori*: Muriel Pic se souvient avoir vécu près d'un abattoir avec ses parents, avoir écrasé des mouches dans son poing jusqu'à les réduire en marmelade.

Puis, un train à bestiaux passe dans le livre comme il passe chez Franju – l'auteure rythmant son montage de descriptions de scènes du film. C'est à ce moment qu'elle nous fait entrer dans le temple de Vaugirard: tranquille, le cheval blanc est entouré d'hommes qui parlent, fument, et le tirent par la bride; avant que «Le pistolet de Behr [ne] foudroie l'animal par percussion». Glaçante et clinique, la citation de Franju détonne au milieu du lyrisme de Pic: «Ô cheval blanc de Dürer, monture des prophètes, je suis la spectatrice de ta mort et tu gardes ta dignité, messenger du pays des morts, te voilà abattu, éventré, découpé.»

Montage documentaire

Procédant par surprise, décalage, choc, distanciation critique; alternant fulgurances et divagations, *En regardant le sang des bêtes* sort le lecteur de sa zone de confort. Pour le plonger dans les chairs vives du *Bœuf écorché* de Rembrandt; dans le bestiaire anxigène de Lautéramont, parmi les abats fumants et les lambeaux de graisse d'un cochon fraîchement égorgé pour la Saint-Martin. Et Muriel Pic de nous rappeler qu'il fut un temps où l'on tuait les animaux devant les enfants. Aujourd'hui, ils mangent des tranches de jambon blanc, et «ne voient plus le sang des bêtes».

Là réside peut-être un des paradoxes de notre temps: jamais le sang animal n'a autant coulé, et pourtant nous ne le voyons pas. Avec la mécanisation et l'aseptisation de nos sociétés, notre rapport à la mort s'est dégradé, selon Sigfried Giedion. Dans son livre *La Mécanisation au pouvoir*

(1948), l'historien suisse consacre un chapitre aux abattoirs de Chicago, là où tout ce qui «broute et mugit» finit en corned-beef. C'est presque une chorégraphie que décrit Muriel Pic à propos de ce lieu de mise à mort, avec son ambiance sonore («floc, clap, clap, clap, clap»), ses mouvements («Le porc est dans ses airs, avec le tutu de ses soies»), et son tempo minuté («Deux bêtes par seconde par tranchement de la jugulaire.»)

L'écrivaine use notre résistance à voir en poursuivant ses propres obsessions. En tant qu'universitaire, elle aurait pu se contenter de nous entretenir doctement; au lieu de cela, elle expérimente, comme le cinéaste Chris Marker avant elle; cherchant par le jeu des juxtapositions et des rapprochements inédits à déjouer les attentes du lecteur, et à stimuler son sens critique. Avec le fragment pour matériau, et le montage comme forme de pensée, elle réussit à approfondir une passion humaine ancestrale et tenace. A tel point que l'on se demande si l'ardeur avec laquelle les hommes tuent les animaux ne viendrait pas du fait qu'ils se savent eux-mêmes mourant bien avant d'être morts.

Muriel Pic, *En regardant le sang des bêtes*, Ed. Trente-trois morceaux, 88 pp.